



Profils de consommation, parcours et « contextes »



Parcours scolaires et insertions professionnelles

Marcus Ngantcha, Éric Janssen, Stanislas Spilka

Années collège et lycée, moments clés de l'entrée dans les consommations ?

Selon la Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP), 98,9 % des jeunes adolescents français âgés de 11 ans sont scolarisés (DEPP 2013). Ce taux baisse au fil des âges pour atteindre 77,4 % à 18 ans. Ainsi, décrire la consommation de substances psychoactives et son évolution au cours du cursus scolaire, du fait de l'obligation scolaire jusqu'à 16 ans, revient quasiment à observer les mêmes usages que ceux présentés dans la partie précédente consacrée à l'état de lieux, mais selon un angle différent. L'objectif est d'étudier la dimension temporelle de la diffusion des usages en privilégiant le parcours scolaire qui, autant que l'âge, est un élément de contexte qui détermine fortement l'univers juvénile. Par ailleurs, ce changement de perspective offre un calendrier de la diffusion des consommations qui peut s'avérer plus lisible pour comprendre les phases les plus critiques et penser les actions de prévention. On dispose pour ce faire de deux enquêtes représentatives des collégiens et des lycéens avec, d'une part, l'enquête HBSC qui permet de suivre la diffusion des usages de la classe de 6^e à la 3^e et, d'autre part, l'enquête ESPAD couvrant les classes de la 2nde à la terminale (voir Repères méthodologiques). La première partie de ce chapitre vise à décrire l'évolution des consommations des principales substances psychoactives (tabac, alcool et cannabis) au cours du collège et du lycée. Ensuite, les consommations des principales substances sont décrites au prisme du type de formation choisie à l'entrée au lycée, les élèves étant amenés à s'orienter en filière générale ou professionnelle.

Évolution des consommations au collège et au lycée

La figure 1 résume la diffusion du tabac, de l'alcool et du cannabis tout au long de la scolarité du secondaire¹.

À l'entrée au collège, les élèves ont déjà, pour une grande partie d'entre eux, expérimenté l'alcool, le collège comme le lycée se révélant davantage une période d'initiation que d'expérimentation (Spilka et al. 2015b). Ainsi, le collège puis surtout le lycée constituent une période d'intensification progressive des usages d'alcool (Spilka et al. 2016b). Il en est de même pour le tabac où la comparaison de la progression des niveaux durant les deux cycles du

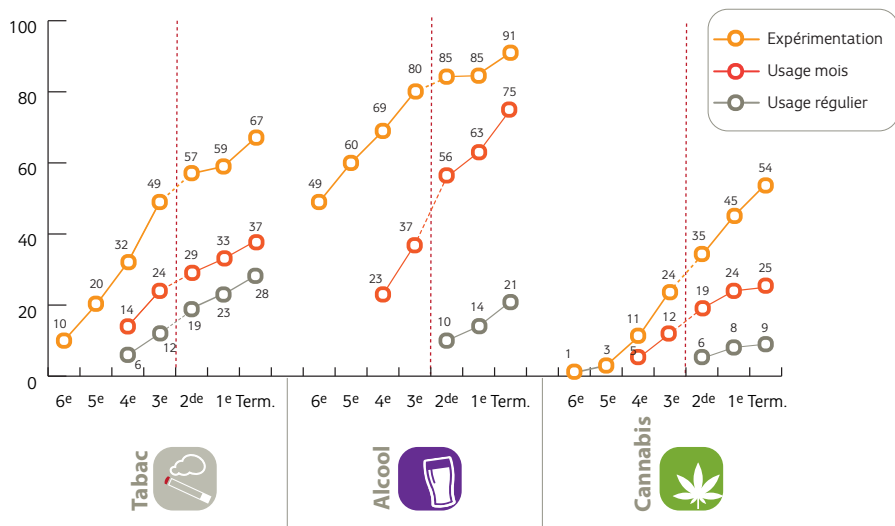
1. Les résultats sont présentés et commentés dans ce chapitre comme s'il s'agissait de données longitudinales, ce qui n'est pas le cas dans le cadre des sources mobilisées (enquêtes transversales). Néanmoins, il est fort probable que les évolutions observées reflètent en partie la réalité de la diffusion de ces trois produits sur l'ensemble de la période observée.

secondaire fait clairement apparaître ces années « collège et lycée » comme une phase d'initiation massive au tabagisme puis d'ancrage de celui-ci : les classes de 4^e et de 3^e se révèlent charnières dans les consommations, alors que l'entrée au lycée s'accompagne d'une nette intensification des usages quotidiens.

La consommation de cannabis connaît parmi les lycéens une diffusion comparable à celle du tabac, avec toutefois des niveaux moindres et un décalage dans le temps d'une année (scolaire) environ. Le passage au lycée correspond à l'une des plus importantes phases d'initiation au cannabis. Si l'expérimentation du cannabis se développe dès la classe de 4^e (11 % des élèves), les niveaux doublent en 3^e puis augmentent de nouveau en 2^{de} (respectivement 24 % et 35 %).

Cette diffusion des usages au cours de la scolarité est à rapprocher pour partie des évolutions de l'encadrement, tant scolaire que parental, favorisant une autonomie croissante, qui se traduit notamment chez les adolescents par une vie sociale et festive plus intense.

Figure 1 - Usages de tabac, alcool et cannabis en fonction du niveau scolaire en 2014 et 2015 (%)



Sources : HBSC 2014 et ESPAD 2015 (OFDT)

Les consommations selon les filières

Au terme du collège, qui accueille tous les jeunes scolarisés, les adolescents ont le choix entre deux grandes voies : la filière générale et technologique, d'une part, et la filière professionnelle, d'autre part. Si ce choix détermine, en grande partie, le devenir de l'adolescent, il correspond également à des contextes de vie et à un parcours scolaire différents. Les lycéens en cursus professionnel, par exemple, ont pratiquement un an de plus que leurs homologues qui suivent un enseignement général et ils ont plus souvent redoublé ou rencontré des difficultés dans leur scolarité.

L'observation des usages parmi les lycéens révèle des différences selon la filière suivie. En particulier, la consommation de tabac apparaît la plus discriminante entre les deux filières, avec des écarts de niveaux s'intensifiant selon la régularité de l'usage (tableau 1). Les parts d'expérimentation et de fumeurs quotidiens de tabac sont ainsi plus importantes, respectivement de 8 et 15 points, parmi les lycéens en formation professionnelle. À l'inverse, l'usage de l'alcool s'avère plus marqué dans la filière générale et technologique comparé à la filière professionnelle (88 % vs 84 % pour les expérimentations et 66 % vs 59 % pour les consommations dans les 30 derniers jours). Quant à l'usage de cannabis, il ne se différencie pas selon la filière suivie, si ce n'est pour l'usage régulier, plus fréquent en filière professionnelle.

Du côté des apprentis et des jeunes déscolarisés

À 17 ans, les apprentis représentent près de 10 % des jeunes. S'ils ne sont pas interrogés via les enquêtes scolaires ESPAD et HBSC, ils le sont en revanche dans l'enquête ESCAPAD, qui couvre l'ensemble de la population de cet âge. Il en va de même des 4 % d'adolescents déjà sortis du système scolaire, qu'ils soient en situation de décrochage scolaire, ou qu'ils aient simplement terminé leur formation.

Comparativement aux élèves de l'enseignement général et professionnel âgés de 17 ans, les adolescents en apprentissage et ceux sortis du système scolaire se distinguent par des niveaux de consommation élevés :

- un tabagisme quotidien deux fois supérieur : 60 % des jeunes déscolarisés, 51 % des jeunes en apprentissage, contre 29 % des élèves ;
- des usages réguliers de boissons alcoolisées et des alcoolisations ponctuelles importantes (API) répétées, particulièrement élevées chez les apprentis, respectivement 21 % et 35 %, contre 11 % et 20 % parmi les jeunes élèves, mais aussi parmi les adolescents déscolarisés (14 % et 25 %) ;
- un usage régulier de cannabis plus important, surtout parmi les jeunes déscolarisés : 21 % contre 15 % pour les apprentis et 8 % parmi les élèves.

Tableau 1 - Les usages dans le secondaire selon les filières (%)

		Ensemble (n = 6 642)	Filière générale et technologique (n = 4 189)	Filière professionnelle (n = 2 453)
Tabac	<i>Expérimentation</i>	61	58	66*
	<i>Usage au cours du mois</i>	33	28	42*
	<i>Usage quotidien</i>	23	18	33*
Alcool	<i>Expérimentation</i>	87	88	84*
	<i>Usage au cours du mois</i>	79	66	59*
	<i>Usage régulier</i>	15	14	16
Cannabis	<i>Expérimentation</i>	44	43	45
	<i>Usage au cours du mois</i>	23	22	24
	<i>Usage régulier</i>	8	7	10*

Source : ESPAD 2015 (OFDT)

Lecture : * indique une différence statistiquement significative entre les filières (test de Chi2 de Pearson).

Les usages de produits psychoactifs des 18-25 ans selon leur statut professionnel en 2014

L'entrée dans l'âge adulte s'avère généralement associée à l'intensification des consommations de substances psychoactives (voir chapitre « Les consommations », p. 24) (Beck *et al.* 2015b). Contrairement aux adolescents, les jeunes adultes entre 18 et 25 ans peuvent se trouver dans différentes situations : étudiant (ils sont 45 % dans ce cas), nouvel arrivant dans le monde professionnel (37 %), ou en recherche d'emploi (18 %) (Beck *et al.* 2005a). Derrière ces différents statuts, les modes et les contextes de vie se révèlent souvent dissemblables, ces situations n'étant d'ailleurs pas toujours exclusives les unes des autres puisque certains étudiants peuvent avoir un emploi en parallèle. En outre, il s'agit d'une période de changement : si à 18 ans 77 % des jeunes sont encore scolarisés, ils ne sont plus que 11 % dans ce cas à 25 ans (DEPP 2015b). Dans un mouvement de vases communicants, la part des actifs (occupés ou chômeurs) progresse fortement au cours de cette période marquée par une importante autonomisation des individus, tandis que la part des scolarisés baisse. Cette dynamique socioprofessionnelle peut se traduire par des modifications dans les comportements de consommations.

Un clivage important suivant la situation

L'observation des niveaux de consommation selon le statut des jeunes adultes permet de mettre en exergue des différences importantes de niveaux de consommation, ce qui laisse supposer qu'une partie des modifications sont

liées aux changements de situation et de mode de vie. Entre les étudiants et les jeunes actifs du même âge, les contrastes les plus marqués en termes d'usage concernent le tabac. L'usage quotidien de ce produit est ainsi plus fréquent parmi les actifs, qu'ils soient chômeurs (46 %) ou occupés (43 %), que parmi les étudiants, dont un quart seulement fume quotidiennement (tableau 2).

Les jeunes actifs s'avèrent également plus souvent consommateurs réguliers d'alcool : 14 %, contre 9 % des étudiants. Ces derniers sont en revanche plus nombreux à déclarer une alcoolisation ponctuelle importante (API) au cours des 30 derniers jours : 34 %, contre 32 % parmi ceux qui travaillent et 25 % chez les chômeurs.

Tableau 2 - Usages de substances psychoactives suivant le statut parmi les personnes de 18-25 ans (%)

		Ensemble n = 1 809	Actifs occupés n = 691	Étudiants n = 796	Chômeurs n = 283
Tabac	Expérimentation	79	84	75	78*
	Quotidien	37	43	25	46*
Alcool	Expérimentation	92	95	92	88*
	Régulier	12	14	9	14*
	AUDIT-C	2	3	1	2
API	Dans le mois	32	32	34	25*
Cannabis	Expérimentation	54	57	53	51
	Dans le mois	17	13	21	16*
	Régulier	8	7	9	10
	Usage problématique (risque de dépendance)	6	5	4	10*
Poppers	Expérimentation	12	13	12	11
Cocaïne	Expérimentation	7	8	6	10*
MDMA/ecstasy	Expérimentation	7	6	8	7
Champignons hallucinogènes	Expérimentation	7	7	7	6
Héroïne	Expérimentation	1	2	1	<0,5*

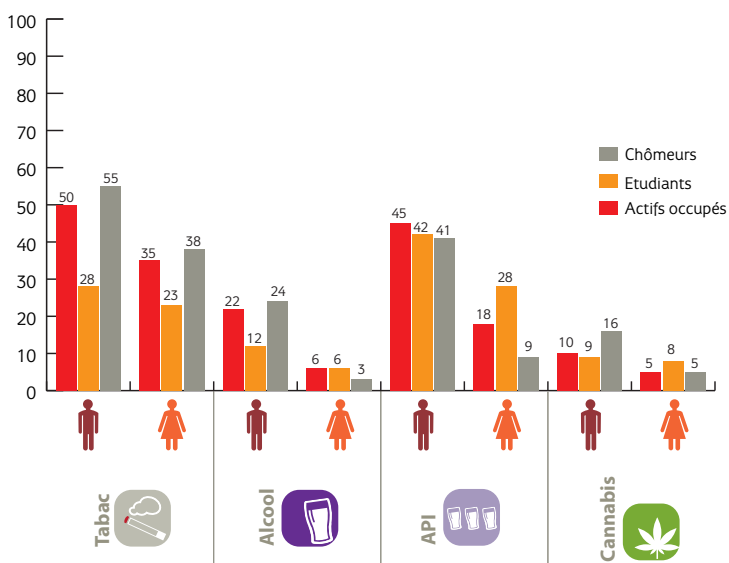
Source : Baromètre santé 2014 (INPES, exploitation OFDT)

Lecture : * indique une différence statistiquement significative entre les actifs occupés, étudiants et chômeurs (test de Chi2 de Pearson). 84 % des actifs occupés ont déjà fumé au cours de leur vie. Cette proportion est supérieure à celle du reste des jeunes de 18-25 ans. AUDIT-C : test de diagnostic des usages problématiques d'alcool.

L'entrée dans la vie active semble ainsi marquer une modification majeure dans les comportements de consommation de boissons alcoolisées, avec un glissement des usages occasionnels intensifs vers une consommation plus régulière. Ce constat reflète aussi l'influence de l'origine économique : comparativement aux étudiants du même âge, les jeunes actifs de 18-25 ans sont issus des milieux globalement moins favorisés (Le Rhun *et al.* 2013). Or, à l'âge adulte, une moindre consommation régulière de tabac et d'alcool est observée chez les cadres et les professions intermédiaires, milieux sociaux les plus fréquents des familles d'étudiants.

En revanche, concernant le cannabis, le niveau d'usage actuel apparaît un peu plus élevé chez les étudiants : un sur trois déclare en avoir consommé au cours de l'année contre un actif sur quatre. L'usage régulier, quant à lui, s'avère comparable, quelle que soit la catégorie concernée. L'usage problématique de cannabis (voir chapitre « Les consommations », p. 24) se révèle pour sa part plus fréquent parmi les jeunes adultes au chômage, qui sont proportionnellement plus du double à présenter un risque de dépendance que parmi les étudiants (10 % vs 4 %) (Spilka *et al.* 2013). Enfin, l'expérimentation des autres drogues illicites apparaît similaire dans les trois groupes, à l'exception de l'expérimentation de la cocaïne, plus élevée parmi les chômeurs que pour les autres catégories (10 % vs 8 % parmi les actifs occupés et 6 % parmi les étudiants).

Figure 2 - Usages réguliers de tabac, d'alcool et de cannabis et API dans le mois suivant le statut et le sexe parmi les 18-25 ans en 2014 (en %)



Source : Baromètre santé 2014 (INPES)

Des différences hommes/femmes moindres parmi les étudiants

Une nette surconsommation masculine en population jeune adulte est constatée pour l'ensemble des produits. Cependant, l'observation séparée des hommes et des femmes selon leur statut révèle quelques divergences (figure 2).

Parmi les hommes, les niveaux de consommation des étudiants apparaissent ainsi en retrait de ceux de leurs homologues actifs pour les usages de tabac et d'alcool, mais pas pour les niveaux d'usage de cannabis et d'API. Dans la population féminine, les étudiantes se démarquent de leurs homologues actives par des alcoolisations et des usages de cannabis plus marqués. Leur niveau de tabagisme, à l'instar de celui des étudiants, est en revanche moins élevé. Cette singularité de la population étudiante s'inscrit dans une tendance déjà observée en population adulte, qui veut que l'élévation du milieu socio-économique s'accompagne pour les femmes d'un rapport plus étroit aux produits, notamment l'alcool. Cela se traduit par une augmentation des fréquences de consommation (Beck *et al.* 2010). Autrement dit, les écarts entre les niveaux d'usage des femmes et des hommes ont tendance à diminuer avec l'élévation du niveau de diplôme. Ce constat s'applique aussi aux jeunes adultes : les niveaux de consommation des étudiantes sont plus proches de ceux des étudiants qu'ils ne le sont entre femmes et hommes de même âge mais actifs.

Consommations, pratiques et profils des jeunes dans l'espace festif

Agnès Cadet-Taïrou (à partir de données issues du réseau TREND)

Les consommations des jeunes sont essentiellement, comme celles de leurs aînés, liées à la convivialité et à la fête. Ainsi, la fréquence des sorties constitue l'un des premiers déterminants de l'intensité des consommations récréatives de produits psychotropes (Guillemont et Beck 2008). Cependant, il existe une grande diversité de lieux et de contextes récréatifs, lesquels n'offrent pas tous le même accès aux différents produits. Si les opportunités de rencontre avec les substances psychoactives varient considérablement des soirées étudiantes aux free parties underground, les risques vont surtout dépendre des pratiques de consommation des individus¹.

Les fêtes « urbaines », l'alcool au premier plan

La très grande majorité du jeune public fait la fête en buvant de l'alcool, parfois beaucoup (voir chapitre « Les consommations », p. 24), au cours de soirées étudiantes, en investissant les espaces urbains extérieurs, en fréquentant des bars où le prix des boissons leur sera accessible ou encore en soirées privées. Pour certains vient s'y ajouter le cannabis. Le principe est de faire la fête à moindre coût, éventuellement en apportant des boissons achetées dans le commerce, bières, vin, alcool fort et soft-drinks, le plus souvent consommés en mélanges, (Cadet-Taïrou et Dambélé 2014 ; Lancial et Lose 2013 ; Lazès-Charmetant et Delile 2014 ; Romain et al. 2013).

Dans ce cadre, les profils des jeunes rencontrés (lycéens, étudiants, jeunes salariés, jeunes en cours ou en recherche d'insertion professionnelle) sont très variés. Ils n'occupent pas nécessairement tous les mêmes espaces et ne se rencontrent pas forcément. Si une majorité d'entre eux ne visent pas la « défonce » mais la convivialité et la désinhibition que facilite l'alcool, les ivresses sont fréquemment au rendez-vous (Spilka et al. 2015d). Certains, notamment des adolescents, cherchent en outre à expérimenter d'autres modifications de l'état de conscience, en consommant l'alcool avec les produits psychotropes qui leur sont le plus accessibles, en particulier les médicaments (Milhet et Langlois 2016 ; Paitraud 2016) (voir article « Les usages détournés de médicaments », p. 74). Cependant, depuis le milieu de la décennie 2010, la MDMA, sous forme poudre, cristal ou comprimés (ecstasy), apparaît plus souvent présente dans ces contextes.

1. L'ensemble des données et des analyses sont issues essentiellement du réseau TREND de l'OFDT et de ses sites.

Les risques des usages en espace festif

La consommation de psychotropes dans le cadre festif est surtout récréative, c'est-à-dire qu'elle vise la recherche de plaisir ou de la performance festive, pourvu qu'elle n'entraîne pas ou peu de conséquences sur la santé ou sur les comportements, et reste modérée et maîtrisée.

Le risque commun à tous les espaces festifs fréquentés par les jeunes générations est celui de l'alcoolisation aiguë et rapide dont les effets peuvent être multipliés par les prises de cannabis, voire d'autres produits illicites : accidents, agressions, ivresses, malaises... ou plus rarement coma. Si ces pratiques deviennent trop régulières dans un contexte de vulnérabilité, les consommateurs s'exposent aux risques de l'alcoolisation chronique (voir chapitre « Vulnérabilité et conséquences sanitaires », p. 87).

Dans les espaces où circulent davantage de drogues illicites s'ajoutent les risques posés par ces substances, qu'elles soient fortement dosées (sans analyse, la part de produit actif dans une poudre ou un comprimé est inconnue), mal connues (nouveaux produits de synthèse – NPS), qu'elles contiennent un autre produit que celui qui a été annoncé, ou que leur effet soit plus tardif qu'attendu, amenant l'utilisateur à réitérer les prises jusqu'à la surdose. Ces risques sont clairement majorés par l'ignorance et la non-application des mesures de réduction des risques², l'expérimentation opportuniste, le polyusage concomitant de plusieurs substances, en particulier s'il est aléatoire et non raisonné, l'absence de repos, mais aussi par des pratiques telles que la recherche d'une défonce rapide dont le premier ingrédient est le plus souvent l'alcool. Les différents états provoqués par la prise de substance sont aussi parfois propices aux violences ou, à l'inverse, à une vulnérabilité (vols, agressions sexuelles). Par ailleurs, en particulier pour les événements organisés en zone rurale, l'accès aux lieux de la fête et surtout le retour au domicile peuvent poser problème, souvent en raison de l'utilisation d'un véhicule ou de longues marches au bord des routes. En effet, les piétons sont également vulnérables, comme en témoignent les cas de noyades en zone urbaine (Bordeaux, Lille). Enfin, des usages initiés en milieux festifs deviennent plus réguliers chez certains, jusqu'à devenir quotidiens. La prise de conscience de l'installation d'une dépendance peut être retardée par le fait que l'usage semble parfois demeurer dans une sphère conviviale, alors que les occasions de consommer en groupes deviennent de plus en plus fréquentes.

2. Ne pas consommer si l'on n'est pas en forme, commencer par de petites doses, s'hydrater abondamment, se restaurer, ne pas mélanger les substances (cannabis, alcool, stimulants...), etc.

Les espaces festifs « commerciaux » : alcool, cannabis, stimulants

Les espaces festifs commerciaux sont appelés ainsi, en opposition aux espaces dits « alternatifs » (voir ci-après). Ils regroupent les discothèques, clubs et bars et les événements musicaux électro à visée purement commerciale. Le public de ces discothèques généralistes ou de celles qualifiées d'« électro-commerciales » (car elles jouent de la musique électro destinée à plaire au plus grand

nombre) comprend majoritairement des jeunes de 18 à 25 ans, sans appartenance culturelle spécifique ou visible, au-delà de l'attention portée à leurs tenues pour être à la mode selon la tendance qu'ils suivent. Il est composé d'étudiants, de jeunes actifs, quelquefois de jeunes de quartiers populaires ou encore quelques lycéens³ (Lancial et al. 2013 ; Reynaud-Maurupt et al. 2007 ; Romain et al. 2013 ; Suderie et Albisson 2014 ; Zurbach 2014 ; Zurbach 2015). Certains fréquentent également les bars qui présentent, pour eux, l'avantage lié à l'absence de coût d'entrée. Cependant, les 18-25 ans sont moins nombreux en clubs ou dans les bars aux programmations musicales plus pointues, ceux-ci étant plus habituellement fréquentés par des actifs plus âgés et financièrement plus à l'aise.

La consommation de base reste l'alcool, que certains « absorbent » avant de venir ou retournent boire sur les parkings⁴. Outre ce produit, toujours disponible, et le cannabis, d'autres substances circulent, et ce d'autant plus que l'on se rapproche d'une programmation musicale moins consensuelle et davantage « électro ». Il s'agit essentiellement de produits stimulants tels que la cocaïne. C'est cependant surtout la MDMA/ecstasy, que privilégient les 18-25 ans : plus que son caractère stimulant, c'est son effet empathogène (c'est-à-dire favorisant les contacts) qui est alors plébiscité. Moins largement, y circulent des nouveaux produits de synthèse (NPS) appelés aussi *Research Chemicals* (RC) ou *legal high*, molécules diverses portant des noms chimiques tels que 4-MMC ou éthylphénidate, partagées ou vendues sous des noms fantaisistes ou encore présentées comme des produits classiques. Ces substances sont consommées en parachute⁵, avalées simplement, diluées dans un verre ou sniffées (cocaïne).

Les espaces festifs « électro-alternatifs » : des usages plus spécifiques

Issu du mouvement contre-culturel techno qui s'est propagé sur le territoire européen dans les années 1990, l'espace festif alternatif occupe une place centrale dans la diffusion de certaines consommations. L'espace emblématique de la fête alternative techno reste les free parties (ou teufs). Organisés sans autorisation⁶, autour de divers styles de musique électro, ces événements underground, qui rassemblent de 200 à 1 500 personnes, le plus souvent en milieu rural, peuvent prendre une multitude de formes. Gratuits ou avec une libre participation aux frais, ils suscitent toujours l'engouement des jeunes générations. Les raves, étiquetées multisons quand elles réunissent plusieurs sound systems⁷, régulièrement organisées en intérieur, sont payantes et se soumettent aux contraintes légales⁸. Elles constituent une version plus organisée des fêtes techno, moins libertaires et parfois plus proches des festivals de musique dont les « zones off » représentent la part alter-

3. Étude quanti-festif de 2011.

4. À tel point que certains méga-dancings belges proches de la frontière française et fréquentés par des Français autorisent l'apport de bouteilles pour éviter les allées et venues sur les parkings.

5. La poudre ou les cristaux sont enveloppés dans du papier pour cigarette à rouler puis « gobés ».

6. Obligatoire à partir de 500 personnes selon les articles L 211-5 à L 211-8 et L 211-15, R 211-2 à R 211-9 et R 211-27 à R 211-30 du code de la sécurité intérieure.

7. Système de sonorisation transportable permettant de diffuser la musique. Par glissement de sens, un sound system désigne un collectif d'organisateur de free parties.

8. Un multison non déclaré devenant, de fait, une free.

native. Enfin, les teknivals sont des festivals électro qui réunissent plusieurs dizaines de milliers de personnes. La proportion de 18-25 ans ou même de leur accessibilité pratique, de la musique ou des sound systems programmés et, surtout, de l'étendue de la publicité qui en aura été faite par les réseaux sociaux. Cette diffusion de l'information favorise la venue d'un large public de jeunes fêtards, éloignés des valeurs originelles des fondateurs du mouvement⁹ (Lancial et al. 2013 ; Pavic et Girard 2014 ; Pfau et Pequart 2015 ; Reynaud-Maurupt et al. 2007 ; Schléret et al. 2014 ; Sudérie et al. 2010 ; Sudérie et al. 2014 ; Zurbach 2014 ; Zurbach 2015).

Il circule dans ces fêtes une variété de substances sans équivalent ailleurs : alcool, cannabis, MDMA/ecstasy et amphétamines (speed) en premier lieu, mais également cocaïne et, ce qui peut pratiquement apparaître comme un marqueur de la scène alternative, des hallucinogènes tels que le LSD, les champignons et la kétamine, ou encore des NPS affichant ces effets. Les substances opiacées, comme l'héroïne ou les médicaments de substitution, restent peu visibles dans ces espaces, même quand elles y sont présentes, du fait de leur image encore liée, dans ces contextes, à l'usage problématique et à l'injection. Ces derniers produits sont d'autant plus présents qu'une communication large par les réseaux sociaux a attiré sur les lieux des dealers étrangers à la fête, repérables à un style vestimentaire plus caractéristique des quartiers dits « sensibles » (Pavic et al., à paraître). L'héroïne peut cependant circuler sous le terme euphémisant de « rabla » dont les fêtards peu familiers du champ des drogues ignorent le contenu.

Chez les amateurs de substances autres que l'alcool et le cannabis, le polyusage est la règle, et l'injection a priori bannie ou plus exactement cachée par ceux, minoritaires, qui la pratiquent. Si la voie orale et le snif restent populaires, la « chasse au dragon »¹⁰ y est particulièrement utilisée. Cependant, à la faveur d'une diversification croissante du public de ces fêtes, la manière de consommer les produits revêt des formes totalement différentes selon les types d'usagers, conduisant à des prises de risques diverses. De façon schématique, plusieurs profils types peuvent ainsi être esquissés.

Les jeunes teuffeurs ou « néo-authentiques »

Au cours de la décennie 2010, est apparue une relève dynamique aux « fondateurs » du mouvement (Cadet-Taïrou et al. 2010 ; Lazès-Charmetant et al. à paraître ; Schléret et al. 2014 ; Sudérie 2009). À peine majeurs, certains s'engagent dans l'organisation de free, créent des sound systems ou simplement participent. Si leurs codes vestimentaires se sont adoucis et diversifiés (le kaki n'est plus de rigueur), cette jeune génération incarne toutefois les valeurs de liberté, de gratuité, d'investissement dans l'organisation, de convivialité et de solidarité, véhiculées

9. Étude quanti-festif de 2011.

10. La chasse au dragon consiste à inhaler les vapeurs produites par le chauffage à l'aide d'un briquet de la substance déposée au préalable sur une feuille d'aluminium. Le passage du principe actif dans le sang a lieu au niveau des alvéoles pulmonaires, extrêmement perméables aux gaz, et non au niveau de la muqueuse nasale comme le snif, ce qui accroît à la fois la rapidité et l'intensité des effets.

par le mouvement techno des années 1990. Les jeunes teuffeurs se recrutent chez les lycéens et les étudiants mais surtout parmi les apprentis, jeunes salariés ou jeunes chômeurs. Les jeunes cadres y semblent proportionnellement moins nombreux (Cadet-Tairou *et al.* 2010 ; Pfau et Pequart 2014 ; Schléret *et al.* 2014 ; Sudérie *et al.* 2014). Ils viennent en fin de semaine faire la fête, conçue comme indissociable de l'usage de drogues, sans s'engager dans un mode de vie radicalement alternatif. Les substances sont choisies pour favoriser la convivialité et l'endurance, mais aussi, pour les proches du psychonautisme¹¹ (voir article « Les e-psychonautes », p. 70), pour explorer des états de conscience, de perception du monde et de soi-même, différents. Il s'agit des hallucinogènes psychédéliques¹² comme le LSD, ou des substances dissociatives¹³, telles que la kétamine par exemple. Les consommations, comme la fête, peuvent se dérouler sur plusieurs jours, d'autres substances, comme les opiacés, venant moduler, relancer ou adoucir les effets des précédentes. Au-delà des risques aigus liés aux produits, une frange de ces teuffeurs va se trouver dépassée par ses consommations et rentrer dans des consommations plus inscrites dans le quotidien.

Les « consommateurs d'espace festif »¹⁴

Ils ont entre 17 et 30 ans et ne s'identifient pas vraiment au mouvement techno. Ils fréquentent les fêtes alternatives de manière occasionnelle, comme d'autres espaces festifs, attirés pour certains par leur caractère transgressif, pour d'autres par la disponibilité des produits. Ils y expérimentent des substances, par curiosité ou hédonisme, soucieux cependant de garder la maîtrise de ces consommations et s'aventurant peu du côté des hallucinogènes. Cependant, le contrôle au sein du groupe n'empêche pas toujours les excès, favorisés par une faible connaissance des produits et des principes de réduction des risques (RdRD), ce qui les amène, par exemple, à essayer des produits alors même qu'ils sont déjà ivres. Ils sont souvent peu appréciés des puristes qui leur reprochent leur ignorance des codes de conduite en phase avec la culture techno, tels que le nettoyage des lieux par exemple. En marge de ce public, certains usagers en difficulté sociale et souvent dépendants de l'héroïne, après des parcours variés, fréquentent ces fêtes spécifiquement pour l'accès aux produits qu'elles permettent.

Les publics « problématiques »

Comme les personnes liées au profil précédent, ceux-ci sont extérieurs au mouvement techno dont ils ne connaissent ni les codes de conduite, ni la culture visant à limiter les risques. Leur caractère « problématique » relève avant tout de leurs prises de risques. Loin d'être exclusifs les uns des autres, les ensembles décrits ci-dessous correspondent davantage à des caractéristiques que certains usagers peuvent cumuler.

11. Le psychonautisme consiste à explorer des états de conscience modifiés de manière quasi scientifique.

12. Se réfère à la distorsion des perceptions pouvant aller jusqu'aux hallucinations, éventuellement accompagnées d'idées délirantes et d'une perception singulière de soi-même et du monde, induits par la prise de certaines substances hallucinogènes.

13. Sentiment de dissociation entre le ressenti corporel et l'esprit.

14. Terme tiré des rapports des sites TREND de Rennes (Pavic *et al.* à paraître) et de Marseille (Zurbach 2014).

Les « têtes brûlées »¹⁵

Cette catégorie d'usagers de 18 à 25 ans environ (Cadet-Taïrou et al. 2015a ; Lahaie et al. 2013) (mais certains peuvent être plus jeunes) est avant tout à la recherche de la « défonce ». Observés en espace commercial comme en espace alternatif, ils sont là pour l'usage de produits. Peu avertis et peu intéressés par ce qu'ils prennent, ils ne connaissent ni ne respectent les précautions de base et ne se fixent aucune limite. Les produits sont consommés de manière opportuniste et les mélanges sont le plus souvent aléatoires. L'apparition d'usagers de fortes doses de kétamine conduisant directement au coma ont ainsi marqué les débuts de la décennie 2010 (Cadet-Taïrou et al. 2013). L'absence de solidarité au sein des groupes constitue une caractéristique marquante aux yeux des teuffeurs : l'usager subissant un malaise, un bad trip ou tout autre problème sanitaire peut ainsi se retrouver sans soutien.

Les « petits jeunes »¹⁶

Mineurs pour la plupart (13-20 ans), ils sont parfois particulièrement présents dans certaines fêtes faciles d'accès (Pfau et al. 2014 ; Schléret et al. 2014). S'identifiant à une communauté fantasmée, celle des teuffeurs, ils en adoptent les attributs extérieurs, lesquels intègrent pleinement la consommation de drogues, conçue comme un rite initiatique. Il est difficile actuellement de confirmer quantitativement les discours sur le rajeunissement des publics tenus par les observateurs ou les participants à ces fêtes, qui peuvent aussi reposer sur une perception commune chez les « anciens jeunes ». C'est surtout le fait qu'ils ne soient pas accompagnés par des adultes plus âgés, capables de les « éduquer », de les protéger et d'assurer une responsabilité légale qui pose réellement problème, en particulier aux organisateurs (Schléret et al. 2014).

Les jeunes en errance

Décrits comme « satellites »¹⁷ de ces fêtes (Cadet-Taïrou et al. 2010 ; Costes 2010 ; Sudérie 2009), ils tentent d'imiter le mode de vie des *travellers*, migrant de région en région au fil des événements festifs. Contrairement aux profils précédents, ils vivent dans une profonde désinsertion sociale. Leurs prises de risque sont extrêmes (polyusage intense, injection, partage du matériel) et vont bien au-delà des usages de drogues, les plaçant plus certainement parmi les usagers « problématiques » que parmi les « récréatifs » (voir chapitre suivant, p. 65).

15. Terme tiré du rapport du site TREND de Lille (Lancial et al. à paraître).

16. Terme emprunté au rapport du site TREND de Paris (Pfau et al. 2014).

17. Terme tiré du rapport de site TREND de Toulouse (Sudérie 2009).

Usages problématiques de drogues et vulnérabilité sociale

Agnès Cadet-Taïrou et l'ensemble du réseau d'observation TREND¹

Si les usages de drogues restent récréatifs pour une majorité d'adolescents et de jeunes adultes, ceux-ci finissent parfois par s'avérer problématiques (voir chapitre « Facteurs de risques, facteurs de protection », p. 83). Ces consommations problématiques peuvent induire ou accompagner un parcours scolaire difficile, handicapant l'insertion professionnelle, sans pour autant se doubler de la perte des capacités et des liens sociaux habituels, familiaux ou amicaux. Dans d'autres cas, les usages de drogues s'insèrent dans un contexte de grandes difficultés psychiques et sociales, aggravant un parcours marqué par une suite de ruptures familiales et sociales (Bello et al. 2005 ; Chobeaux et Aubertin 2013 ; Rahis et al. 2010) conduisant les jeunes à la désaffiliation² progressive (Castel 1998) et à l'errance.

La fragilité sociale des jeunes usagers

Les jeunes usagers de drogues en situation de précarité se distinguent de leurs aînés par leur grande vulnérabilité sociale. Les données recueillies dans le cadre de l'enquête ENa-CAARUD, réalisée dans les centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour les usagers de drogues (CAARUD) en 2012, permettent d'objectiver cette situation. Les 18-25 ans représentent 14 % du public des CAARUD et seuls 0,5 % des usagers se déclarent mineurs. La faible présence de ces derniers ne traduit pas une absence de besoin, mais le fait que ce type de structures n'est pas toujours en mesure de les accueillir, les laissant davantage démunis. Même si ces jeunes usagers de drogues en situation de vulnérabilité sociale sont souvent réticents à fréquenter les CAARUD, comme toute institution en général, une partie d'entre eux vient cependant y chercher, plus ou moins régulièrement, des outils de consommation et, plus globalement, un soutien matériel. La présence des jeunes femmes (34 %) est deux fois plus importante chez les moins de 26 ans que chez les plus âgés et d'autant plus forte que les usagers sont plus jeunes. Près de six sur dix d'entre elles vivent en couple, contre moins d'un quart des jeunes hommes.

Selon un indicateur composite tenant compte des conditions de logement, de revenus et de la couverture sociale, 47 % des 18-25 ans fréquentant les CAARUD sont considérés comme « fortement » précaires, contre 31 % des plus de 25 ans (tableau 1) Près de 60 % ne disposent pas d'un hébergement stable, dont 33 % sont sans abri ou vivent en squat au moment de l'enquête, les autres étant hébergés temporairement par une institution³, des amis ou des proches. Plus de six sur dix ne disposent d'aucune ressource légale, ne bénéficiant ni des minima

1. Données TREND : ensemble des données qualitatives issues du réseau des sept sites TREND entre 1999 et 2014. Tous les rapports ne sont pas cités dans la bibliographie.

2. Concept qui désigne pour Robert Castel « le mode particulier de dissociation du lien social, la rupture du lien sociétal ».

3. L'enquête ENa-CAARUD 2012 s'est déroulée en hiver, période pendant laquelle des solutions d'hébergement d'urgence sont mises en œuvre pour les personnes sans abri.

sociaux, notamment les plus jeunes, ni de soutiens familiaux. En outre, 11 % ne sont pas couverts par l'Assurance-maladie et 6 % ignorent s'ils le sont. Plus de un sur dix également n'a pas ou plus de papiers d'identité en règle, dont presque la moitié est en situation irrégulière.

Si, globalement, la part de ceux qui utilisent l'injection est identique à celle des plus âgés, les prises de risque sont en revanche plus fréquentes : un tiers d'entre eux a partagé au moins un élément du matériel d'injection au cours du dernier mois, alors que ce n'est le cas que pour un usager de plus de 25 ans sur cinq. Leur degré de polyusage, mesuré par le nombre de produits différents consommés au cours du dernier mois, n'apparaît que faiblement supérieur à celui des plus âgés, mais cache en fait de fortes disparités.

Différents profils d'usagers

Ces jeunes usagers ne forment pas, en réalité, un groupe homogène. La confrontation des données qualitatives (issues du dispositif TREND) et quantitatives (issues de l'enquête ENa-CAARUD) amène à distinguer plusieurs profils types qui, en dépit de leur caractère nécessairement réducteur, permettent de mieux appréhender les différentes situations.

Les « alternatifs » : entre routards et jeunes errants

Les plus visibles sont certainement les jeunes dont le profil d'usage peut être qualifié « d'alternatif », dans la mesure où il associe aux opiacés tous les produits emblématiques de la sphère techno alternative (free parties, zone off des festivals...) (voir chapitre précédent p. 59). Présents dans toutes les régions françaises, en fonction de leurs déplacements, ils le sont particulièrement dans les zones ouest et sud-ouest de la France. Parmi les usagers répondant à ce profil et repérés dans les CAARUD, au moins six sur dix sont des jeunes en errance : près de 60 % d'entre eux n'ont pas de ressources légales et 18 % vivent de prestations sociales (Cadet-Taiou et al. 2015b). La revente de produits constitue dans de nombreux cas une de leurs sources de revenus (Chobeaux et al. 2013).

Mineurs ou récemment majeurs, ils quittent le domicile familial, lieu de conflit avec les parents ou beau(x)-parent(s), ou une institution de l'Aide sociale à l'enfance (ASE) et se retrouvent alors « en errance » (Firdion et al. 1999 ; Rahis et al. 2010). Ils adoptent fréquemment les codes de la contre-culture des voyageurs (ou routards), figures mythiques de la liberté, auprès de qui certains cherchent une nouvelle affiliation. Ces derniers, nomades généralement plus âgés, revendent et assument un projet de vie alternatif : vie en communauté, déplacement au gré des rassemblements festifs ou, plus récemment, contestataires (ZAD), « transhumances » saisonnières... qu'ils financent par des activités artisanales, des emplois saisonniers et/ou le bénéfice des minima sociaux.

Ces deux populations ne sont pas étanches mais liées par un continuum de situations (Bello et al. 2005 ; Rahis et al. 2010). Le parcours des jeunes en errance, bien que fondé sur ce fantasme de liberté (Chobeaux et al. 2013 ; Pavic et al. à paraître), est toutefois surtout construit à court terme ou plus souvent

subi. Leurs déplacements finissent par être avant tout guidés par le besoin de survie et parfois par la disponibilité des produits (Bello *et al.* 2005 ; Rahis *et al.* 2010). À la perte ou à l'absence de liens sociaux durables et à leur vulnérabilité psychologique s'ajoutent les dommages liés à la précarité souvent extrême de leur conditions de vie, l'impossibilité d'envisager un avenir et une méfiance à l'égard des institutions et des structures de soins, qui rend difficile l'élaboration d'une prise en charge ou même l'instauration d'un lien durable.

Tableau 1 - Caractéristiques des usagers de moins de 25 ans qui fréquentent les CAARUD et différents profils repérés

	Profils				
	25 ans et moins	Plus de 25 ans	Alternatifs	Errance urbaine	Nouveaux usagers d'héroïne
<i>Effectif</i>	415	2 486	151	174	64
Précarité					
Niveau général de précarité faible	16 %	25 %**	14 %	4 %	50 %
Revenus d'emploi et prestations	20 %	16 %*	23 %	8 %	43 %
Niveau général de précarité fort	47 %	31 %**	44 %	70 %	0 %
Hébergement provisoire	24 %	19 %*	19 %	34 %	11 %
Sans abri, en squat ou alternatif	33 %	27 %*	42 %	35 %	5 %
Sans ressources (manche) ou deal, prostitution	61 %	21 %**	59 %	79 %	35 %
Profils de consommation au cours du mois précédent					
Alcool tous les jours	28 %	35 %**	39 %	22 %	18 %
Cannabis tous les jours	47 %	36 %**	64 %	38 %	35 %
Pas de drogues illicites (sauf cannabis)	17 %	14 %	0 %	40 %	0 %
Au moins un opiacé/opioïde	69 %	73 %	87 %	37 %	97 %
<i>dont héroïne</i>	38 %	30 %**	58 %	13 %	47 %
Au moins un stimulant	52 %	50 %	91 %	21 %	41 %
<i>dont cocaïne ou crack</i>	42 %	45 %	66 %	19 %	39 %
<i>dont amphétamines et/ou ecstasy</i>	30 %	16 %**	77 %	3 %	3 %
Hallucinogènes (LSD, champignons, etc.)	25 %	14 %**	67 %	1 %	0 %
Injection au cours du mois	46 %	47 %	64 %	17 %	67 %
Partage d'au moins une pièce du matériel	32 %	21 %**	38 %	12 %	32 %

Source : ENa-CAARUD 2012 (OFDT)

Lecture : * : différence entre les 25 ans et moins et les plus de 25 ans statistiquement significative avec $p < 0,05$ (Chi2 de Pearson) ; ** avec $p < 0,01$.

16 % des 25 ans et moins et 25 % des plus de 25 ans sont considérés comme présentant un niveau de précarité faible. La part des 25 ans et moins considérés comme « faiblement précaires » est inférieure à celle des plus de 25 ans dans la même situation.

Ces « jeunes en errance » sont, au cours des quinze dernières années, devenus particulièrement visibles dans les villes et dans les structures de premier recours, par leur look alternatif, en particulier avec l'adoption de l'image archétypale du « punk à chien », mais surtout par des comportements d'usage radicaux associant un polyusage opportuniste à des prises de risques très importantes (injection et partage du matériel, consommation concomitante de multiples produits, notamment en teuf...). Leurs consommations mêlent les substances et les pratiques issues de leur acculturation à l'espace festif alternatif (stimulants synthétiques, hallucinogènes, snif, chasse au dragon et usage de cocaïne basée) à ceux propres aux usagers urbains les plus précaires (injection, usage de médicaments, héroïne si possible) (Cadet-Taïrou *et al.* 2015b).

Si beaucoup souffrent de conditions de santé dégradées, dont ils se préoccupent peu le plus souvent (malnutrition, conditions d'hygiène insuffisantes, pathologies non traitées, etc.), les jeunes filles, surreprésentées dans ce groupe (environ 40 %), se distinguent par des problématiques spécifiques, en particulier des grossesses non suivies et un accès aux soins plus difficile (Rahis *et al.* 2010).

Les jeunes « à la rue », des consommations moins systématiques

Pour d'autres jeunes usagers, particulièrement présents dans les CAARUD de la partie nord de la France et en Île-de-France, notamment à Paris, la vulnérabilité sociale apparaît clairement au premier plan : 70 % connaissent une situation de très forte précarité, vivant à la rue, en squat, ou disposant d'une solution de logement d'urgence. Une part de ceux déclarant un logement stable vit en foyer. Près de 80 % d'entre eux subsistent principalement grâce à la mendicité, mais aussi par des activités délinquantes (vols surtout, insertion dans le trafic, deal) associées à un recours plus ou moins régulier à la prostitution (Lancial et Lose 2014 ; Schléret *et al.* 2014). Comme le groupe précédent, avec qui ils partagent causes et conséquences de l'errance, il s'agit majoritairement de mineurs ou de jeunes adultes chassés de chez eux ou en fugue (en particulier à Paris), de jeunes en foyer de l'ASE en voie de désaffiliation après des parcours délétères (Reynaud-Maurupt *et al.* 2009). Quelques-uns, essentiellement des hommes, sont de jeunes migrants, parfois mineurs, en situation irrégulière. Leurs errances restent relativement localisées.

Les consommations sont essentiellement centrées sur l'alcool et le cannabis, que 40 % d'entre eux désignent comme les seules substances consommées au cours du dernier mois (Cadet-Taïrou *et al.* 2015b). S'ils déclarent rarement en prendre quotidiennement, l'alcool peut en revanche être consommé en grande quantité. Pour les autres, les consommations additionnelles se limitent le plus souvent à un seul, voire deux autres produits illicites dans le mois, la cocaïne en majorité ou un opiacé (héroïne en tête et médicaments de substitution), rarement une substance issue de la sphère festive. Les prises de risques liées aux usages de drogues sont moindres que pour le groupe précédent, mais celles relatives aux pratiques sexuelles, notamment dans le cadre de la prostitution, sont relativement fréquentes (Reynaud-Maurupt *et al.* 2009). Un quart des jeunes femmes de ce groupe sont mères.

Les jeunes « accro » à l'héroïne, nouveaux usagers et « quart-monde » rural

Enfin, un dernier profil de jeunes, particulièrement présent dans les parties nord et est de la France, occupe une place plus marginale parmi le public des CAARUD ; il s'agit de personnes en moyenne légèrement plus âgées (23 ans) et apparemment moins vulnérables sur le plan social par rapport aux deux précédents groupes, au regard des conditions de logement, de couverture sociale et de ressources. Leur consommation relève essentiellement des opiacés : les médicaments de substitution, que 80 % environ reçoivent en traitement, mais aussi l'héroïne, consommée par presque la moitié d'entre eux au cours du mois précédent. Quatre sur dix ont aussi utilisé de la cocaïne, mais leur degré de polyusage est presque deux fois moindre que celui des jeunes relevant du profil « alternatif » (environ 4 substances différentes dans le mois contre 7).

Leurs consommations de stimulants synthétiques et surtout d'hallucinogènes sont exceptionnelles. Une large majorité d'entre eux est composée d'injecteurs. Le niveau de partage du matériel est élevé, ce qui témoigne d'un faible accès à la réduction des risques et des dommages (RdRD). Sur le plan qualitatif, ces usagers s'insèrent dans deux contextes différents. Certains, qualifiés de « nouveaux » usagers d'héroïne (Cadet-Tairou et al. 2010 ; Reynaud-Maurupt et Verchère 2003), sont devenus plus visibles au milieu des années 2000, à la faveur d'un relatif « retour de l'héroïne », d'une dédramatisation progressive de son image parmi les nouvelles générations (Cadet-Tairou et al. 2008 ; Gandilhon et al. 2010a) et de la montée en puissance du micro-traffic (Gandilhon et Hoareau 2010b). Habituellement éloignés des structures destinées aux toxicomanes, certains de ces très jeunes adultes, devenus dépendants par « mégarde » (croyant être protégés par un usage récréatif, en snif et non quotidien), sont amenés au final à injecter l'héroïne pour en rentabiliser les doses⁴.

D'autres usagers relèvent d'une précarité sociale rurale apparue à la suite de la désindustrialisation ou d'un « quart-monde » enraciné en campagne, particulièrement décrit en Lorraine (Gandilhon et Cadet-Tairou 2015 ; Schléret et Monzel 2011). Si, pour les usagers de l'espace urbain, la différence majeure avec les héroïnomanes des années 1980 et 1990 se situe dans l'accès aux traitements de substitution et à la RdRD mis en œuvre au cours des années 1990, la situation est plus problématique concernant les publics ruraux (voir chapitre « Urbanisation des territoires et disparités sociales », p. 155).

4. L'effet obtenu par injection du produit est beaucoup plus fort, à dose équivalente, que celui obtenu en snif.

Magali Martinez

L'expression « e-psychonaute » (Orsolini *et al.* 2015) désigne des personnes qui ont un rapport indissociable à la fois aux drogues et à Internet. Elles ont un usage des produits qui les rapprochent du psychédélisme¹ tandis qu'Internet, via les forums de discussion, est un élément important de leur vie sociale : l'intégration à la communauté numérique pouvant devenir un support à des rencontres réelles. Les e-psychonautes ont été identifiés au cours des années 2000-2010, alors que les nouveaux produits de synthèse (NPS) commençaient à peine à être connus du grand public (Lahaie et Cadet-Taïrou 2010).

Il s'agit souvent de jeunes adultes, ayant de moins de 18 ans à 30 ans, qui recherchent spécifiquement ces produits. Ils en sont considérés comme des usagers expérimentés.

Dans le cadre du projet I-TREND² (voir Repères méthodologiques), une enquête en ligne auprès des consommateurs de NPS (Cadet-Taïrou 2016) et une observation non participative sur des forums de discussions ont permis de rassembler des éléments quantitatifs et qualitatifs pour les décrire. Les résultats quantitatifs recoupent en partie ceux obtenus en population générale grâce à l'enquête ESCAPAD (voir Repères méthodologiques), bien que ne portant que sur les expérimentateurs de cannabis synthétique (Beck *et al.* 2015b). Par ailleurs, sur un plan plus qualitatif, les observations sont identiques à celles obtenues par des études sur les e-psychonautes anglo-saxons ou de pays nordiques (Chiauzzi *et al.* 2013 ; Orsolini *et al.*

2015 ; Van Amsterdam *et al.* 2015).

Jeunes polyconsommateurs, insérés et urbains

La difficulté à décrire ces usagers tient au fait qu'on peine à leur trouver des points communs hormis leurs consommations. Il s'agit le plus souvent d'usagers dits « cachés », dans la mesure où ils sont peu visibles via les structures spécialisées de prise en charge. L'e-psychonaute francophone est le plus souvent un homme de moins de 27 ans, vivant dans une ville de plus de 500 000 habitants, ayant atteint le niveau baccalauréat et affichant une situation socio-économique stable (ressources et logement personnel). Sa situation professionnelle n'est en revanche pas caractérisée par un statut en particulier (chômeur, étudiant, apprenti ou actif). Dans plus de neuf cas sur dix, il s'agit aussi d'un consommateur d'autres produits psychoactifs en plus des NPS.

Ces personnes appartenant majoritairement à la génération dite « Y » (âge moyen = 28 ans) (Beck *et al.* 2015b ; Cadet-Taïrou 2016), née entre le début des années 1980 et la fin des années 1990, ont grandi avec le développement d'Internet et la diffusion de la MDMA. Leurs premières expérimentations durant les années 2000-2010 ont pu les amener à accéder à ce produit sous forme de comprimés

1. Courant contre-culturel des années 1960. L'usage de produits psychoactifs était considéré comme un moyen de découverte et d'apprentissage de soi-même. Le terme psychonautisme est plus large et inclut tout moyen permettant de modifier les sens (plantes, technique corporelle).

2. Programme financé avec le soutien de la Commission européenne, NUMBER-JUST/2012/DPIPIAG/3641.

d'ecstasy. Leurs modes de consommation à cette période sont identiques à ceux principalement déclarés aujourd'hui, comme l'ingestion (48 %) ou la voie nasale (dite « snif », 39 %).

Motivations

Si leurs motivations à l'usage sont proches de celles le plus souvent déclarées pour la consommation de drogues illicites (modifications sensorielles, « défonce », sociabilité...) (voir chapitre « Motivations », p. 78), la curiosité et l'envie d'expérimenter des effets sont, en lien avec le psychonautisme, les raisons qui dominent (82 % des répondants à l'enquête I-TREND).

L'analyse qualitative des messages en ligne indique aussi que l'objectif ultime d'un e-psychonaute est de trouver les produits qui permettent des effets sans que ceux-ci ne se remarquent en société (pupille, élocution, motricité), qui génèrent peu de tolérance et de comportements compulsifs. L'idéal recherché est l'obtention d'un état cognitif modifié, sans créer un état de dépendance. L'ancrage culturel dans le psychonautisme influence également le choix des produits consommés et, plus généralement, la logique de consommation. L'analyse quantitative de l'activité sur les forums montre que, par rapport à d'autres groupes aussi en recherche active de NPS, tels que des slammeurs³ ou bien d'anciens ou actuels consommateurs d'opiacés, les e-psychonautes essayent et consomment une diversité plus importante de substances, avec notamment une préférence pour les produits dits dissociatifs, hallucinogènes et/ou empathogènes.

Communauté virtuelle sans revendication de groupe

L'approche e-psychonautique se veut scientifique et critique, vis-à-vis des drogues mais aussi de l'information en général. Le

développement des compétences et des connaissances est double, concernant tant les drogues que la culture numérique. Le côté ultra-connecté des e-psychonautes fait référence aux premières heures du numérique, avec l'exigence d'un accès libre et gratuit aux savoirs, à la pratique du débat et l'individualité des choix (Power 2013 ; Turner 2006).

Les forums les plus proches de l'e-psychonautisme demandent à leurs membres de faire la distinction dans leurs écrits entre des avis fondés sur des expériences personnelles ou sur des informations obtenues par ailleurs. Dans ce cas, les participants doivent citer leurs sources et, autant que possible, insérer les liens ou les documents qui en prouvent l'origine. L'adhésion des jeunes à cette rigueur est paradoxalement d'autant plus forte que les plus impliqués n'ont pas nécessairement suivi d'études supérieures ou bien n'en ont validé que les toutes premières années, démontrant par là une capacité d'investissement et d'apprentissage différente de celle reflétée par leur parcours scolaire. Le fait de devoir se plier à ces règles induit chez les utilisateurs des forums une dynamique qui peut être positive ou négative. Positive, car la participation au groupe suscite le développement de compétences individuelles. Les personnes doivent se former à des disciplines parfois éloignées de leur parcours scolaire initial, à des techniques de recherche de l'information, et au débat d'idées (argumentation, clarté...). Cette dynamique recèle cependant une dimension d'exclusion, car l'accessibilité au forum est difficile pour les personnes qui ont peu de compétences en lecture et écriture, ou bien qui ne souhaitent pas y consacrer du temps et de l'attention (Granjon 2009).

Être membre actif sur un forum implique

3. Le slam désigne l'usage de produits psychoactifs, par injection, en contexte sexuel (Pfau et Péquart 2010).

d'être présent sur Internet, à raison d'un nombre important d'heures par jour. Ceci est d'autant plus vrai pour les jeunes qui modèrent bénévolement le forum. Ils doivent être quotidiennement présents sur celui-ci, savoir apporter des réponses aux questions des utilisateurs, faire preuve de discernement et de tact pour gérer les échanges écrits entre les membres. La manière dont ils veillent au respect des règles et à l'animation du forum influe sur l'identité de celui-ci.

Les forums représentent en effet un lieu d'échange et de sociabilité très important, support de rencontres dans la vie réelle. En 2013, les thématiques autres que les drogues pouvaient occuper jusqu'à deux tiers des forums étudiés (discussions sur l'actualité, documentaires en ligne, musicales, art, jeux ou conversations sans objectif particulier...). Les événements musicaux, notamment, sont prétexte à découvrir et à rencontrer physiquement les autres membres. Si certains jeunes semblent se connaître antérieurement au forum, d'autres indiquent que leur entourage amical n'est pas au courant de leur consommation de NPS. Le forum joue alors un rôle de « reconnaissance », un espace au sein duquel les jeunes parlent d'eux-mêmes de façon intime. Les membres sont considérés comme un entourage de pairs et les participants attendent une réaction positive, du moins bienveillante, de leur part (Barak et Gluck-Ofri 2007 ; Metton 2004).

Ainsi, derrière l'appellation e-psychonautes, transparait la notion de groupe, dans la mesure où les membres actifs d'un forum représentent une communauté. Comme tout groupe, celui-ci est traversé par des logiques classiques de régulation, de conformité ou d'exclusion. La fréquentation des forums se régénère régulièrement avec de nouveaux entrants ou le retour d'anciens membres. Enfin, les e-psychonautes ne revendiquent pas d'appartenance à un groupe spécifique et n'expriment pas de message politique clair, à la différence de groupes comme ceux d'autosupport des usagers de drogues des

années 1980-1990 (Jauffret-Roustide 2005), ou bien certains forums anglo-saxons historiques spécialisés dans l'usage de drogues (Barratt 2011).

Rationaliser la consommation de drogues

Alors que le polyusage concerne une grande part des consommateurs de drogues (usagers vus en structures spécialisées, en espace festif alternatif ou commercial, etc.) (OFDT 2005), les e-psychonautes décrivent celui-ci comme le résultat de l'acquisition d'un savoir, pour rationaliser leurs consommations, dans l'objectif d'éviter la dépendance. Par rapport à des sous-groupes de consommateurs, leur polyusage est moins le fait de contraintes ou d'opportunités dictées par l'offre de drogues dans l'espace fréquenté que la résultante de situations choisies et planifiées. Leur comportement est plus proche de celui de sous-groupes qui ont une expertise sur des produits. Dans un autre registre, c'est le cas des culturistes pour qui l'usage répond à un objectif bien précis (Sudérie et Albert 2007). Comme les consommateurs insérés de cocaïne (Reynaud-Maurupt et Hoareau 2010), les e-psychonautes se donnent des règles dans la gestion de leur consommation. L'objectif est d'établir des différences entre une consommation « récréative », considérée comme acceptable socialement, et une consommation abusive, synonyme de marginalisation et de dépendance. Cependant, chez les e-psychonautes, ces règles sont plus complexes car elles se basent sur la pharmacologie des drogues.

La rationalisation de la consommation apparaît particulièrement dans la transcription des expériences des usagers qui prennent l'exemple de chimistes reconnus des années 1960⁴. Les e-psychonautes notent

4. Il s'agit par exemple d'Alexander Shulgin (1925-2014). Ses deux ouvrages, *Pihkal* et *Tihkal*, où il relate ses expériences avec les produits psychoactifs constituent les bases de l'e-psychonautisme.

les informations susceptibles d'influencer le vécu de la consommation (poids de la personne, antériorité des prises, quantités utilisées) et séquentent l'apparition temporelle des effets physiques et psychiques depuis la prise initiale (exemple : T0, T + 20 minutes...). Cette manière de codifier leurs témoignages vaut à ces derniers le surnom de *trip reports* (littéralement rapports de voyage). Signes constitutifs de la démarche d'e-psychonautisme, ils en reflètent aussi un aspect pittoresque.

Au-delà, le forum favorise l'acquisition de connaissances publiées dans la presse académique sur le fonctionnement des drogues à propos du corps humain. Les risques sont mis en exergue, en même temps que les mécanismes et paramètres influençant, régulant et modifiant l'activité du cerveau. Les e-psychonautes rationalisent leur consommation de drogues en appliquant à ces dernières des règles qui valent pour tous les produits psychotropes. C'est cette approche pharmacologique (« pharmaceuticalisation ») des drogues (Rönkä et Katainen 2015) qui les positionne comme des experts. La conséquence négative est la transmission d'une image idéalisée et attractive des consommations, où l'expertise permettrait d'échapper à la dépendance aux produits.

Le biais de cette approche est que, tout en mettant en œuvre une stratégie pour éviter celle-ci, ils apprennent dans le même temps à gérer son apparition et les effets secondaires de leur polyusage. Les éléments recueillis via les écrits en ligne indiquent que, si la recherche d'information est perçue comme un préalable incontournable à un usage de drogues, elle n'est pas revendiquée comme une protection absolue pour parer au développement d'une addiction, car la chronicité des consommations amène la question de l'existence d'une dépendance.

Les e-psychonautes ont développé, sur la base d'une culture qui leur est propre, des standards de consommation considérés par des représentants du secteur professionnel comme une réinvention des principes de la réduction des risques et des dommages (RdRD) en addictologie (Benso 2013). S'ils ne représentent pas aujourd'hui un groupe social en tant que tel, leurs messages soulignent la particularité et la complexité de leur rapport aux drogues. Ils mettent en avant leur responsabilité individuelle dans la prise de risque et l'apprentissage théorique et pratique des produits. Là-aussi, ces éléments d'autocontrôle sont mis en évidence dans d'autres groupes de consommateurs de substances illicites telles que la cocaïne (Forum Drogue et TNI 2014) ou licites (Le Hénaff 2016).

Les usages très spécifiques des e-psychonautes et l'évolution de l'offre illustrent des enjeux latents en prévention et en réduction des risques. Ils soulignent la tension entre information et initiation des premières expériences ou revendication d'une consommation maîtrisée. La disponibilité en ligne tout à la fois de produits très variés et des modalités de leur consommation affaiblit la perception de leur dangerosité. En contrepartie, si expérimentation il y a, les informations proposées sont censées assurer une meilleure connaissance théorique des risques encourus.

Les usages détournés de médicaments psychotropes

Maitena Milhet

Les enquêtes conduites depuis vingt ans concordent pour situer la France parmi les pays les plus consommateurs de médicaments psychotropes¹, y compris chez les jeunes (Beck *et al.* 2014a) (voir chapitre « Les consommations », p. 24). Les usages détournés² de ces substances par les jeunes posent question dans un contexte de large diffusion des produits médicamenteux et de porosité des frontières entre leurs fonctions thérapeutiques et leur consommation à des fins récréatives, dans le cadre de pratiques dopantes ou de conduites addictives (Ehrenberg 1998).

Des pratiques non négligeables

Au collège, la consommation de médicaments « pour se droguer » est un phénomène peu répandu. Seuls 2 % des adolescents scolarisés en 4^e et 3^e déclarent ce type d'usage au cours des 12 derniers mois (Spilka *et al.* 2012). Toutefois, 11 % des jeunes scolarisés de 16 ans, rapportent avoir consommé au moins une fois un tranquillisant ou un somnifère sans ordonnance, les filles étant davantage concernées que les garçons (15 % contre 8 %). Ces niveaux d'expérimentation sont parmi les plus élevés d'Europe (Hibell *et al.* 2012). Le premier usage a eu lieu en moyenne autour de 14 ans et plus d'un tiers de ces jeunes (36 %) partagent le sentiment d'une grande accessibilité des tranquillisants ou des somnifères : ils n'ont pas ou peu de difficultés à s'en procurer s'ils le souhaitent. À 17 ans, 4 % des adolescents déclarent un usage au cours du dernier mois de médicament hors prescription (tranquillisants, somnifères et antidépresseurs) (données ESCAPAD 2011).

Les entrées en consommation

Deux grands modes d'entrée dans des usages de médicaments non conformes aux normes médicales sont observés.

Le premier s'inscrit dans le sillage d'une prescription médicale : les jeunes se rendent chez leur médecin pour faire face à une difficulté momentanée plus ou moins sévère, comme des troubles anxieux ou dépressifs. Les médicaments prescrits à cette occasion sont initialement consommés conformément à la recommandation médicale mais les jeunes patients glissent vers des formes d'automédication, voire vers des pratiques plus addictives. Lassitude, saturation... les raisons de la mauvaise observance sont nombreuses. Paradoxalement, c'est parfois le fait de disposer d'une prescription pour une longue période qui suscite des craintes et débouche sur un détournement.

L'amorce d'usages détournés de médicaments peut également intervenir dans le cadre d'une période d'émancipation propice aux expérimentations. Le départ du domicile parental inaugure pour certains jeunes une période festive et de découvertes multiples : accession à une forme d'autonomie, découvertes dans le domaine de la sexualité...

La consommation de médicaments psychotropes hors cadre médical s'inscrit ici dans une démarche plus générale d'usage de substances à des fins récréatives, partie prenante d'une nouvelle culture jeune (Parker *et al.* 1998).

Motivations des usages détournés

Les médicaments sont rarement consommés dans un même et unique but. Quelle que soit leur classe pharmacologique, ils peuvent remplir une fonction un jour donné, dans un contexte donné, puis être mobilisés à d'autres fins un autre jour, dans un autre contexte. Quatre grands types de

1. Les données portent sur des médicaments exclusivement délivrés sur ordonnance.

2. On entend ici par usages détournés de médicaments, toute utilisation s'écartant des strictes normes thérapeutiques quant à l'obtention, le mode d'ingestion, l'intentionnalité de l'usage ou la revente.

motivations qui ont trait à la curiosité, à la fête, à l'automédication ou à la réussite scolaire ressortent des études (Langlois et Milhet 2016 ; Milhet 2015). Satisfaire une curiosité constitue une incitation importante. Les jeunes sont ici en quête de nouvelles expériences, sensorielles ou de modification de leur état de conscience. Le plaisir est aussi une motivation forte. Les médicaments, tranquillisants et somnifères généralement, sont détournés de leur usage tout simplement « parce que c'est agréable ». Les jeunes peuvent également y avoir recours dans une démarche d'automédication, pour lutter contre des angoisses et un stress s'agissant de situations assez variées allant de la simple contrariété à une souffrance psychique durable, en passant par des difficultés face à différents types d'épreuves personnelles et sociales (concours, conditions de travail, déception amoureuse...). Enfin, la recherche de performance scolaire est aussi un moteur de l'usage détourné. Les jeunes se tournent vers les médicaments, stimulants en particulier, notamment afin de renforcer leur attention et leur capacité à endurer des charges de travail importantes (Boyd *et al.* 2006 ; DeSantis *et al.* 2008 ; DeSantis *et al.* 2010a ; Thoër et Robitaille 2011 ; Wilens *et al.* 2008).

La dynamique des parcours

Recourir à des médicaments en dehors d'une prescription médicale est perçu comme une pratique presque anodine ou bien comme une alternative légale et moins dangereuse à la consommation d'autres drogues dites « dures » (Bardhi *et al.* 2007 ; DeSantis et Hane 2010b). Même quand ils disent explicitement vouloir « planer » en consommant des médicaments, les jeunes peuvent considérer qu'ils ne prennent pas de risque. Cette perception repose sur le fait qu'il s'agit précisément de médicaments, c'est-à-dire, de substances psychotropes dotées de garanties de sécurité : les médicaments sont issus de l'industrie pharmaceutique, préparés en laboratoires, ils ont subi de multiples tests, leurs effets indésirables sont stipulés dans une notice. Il

s'agit de substances prescrites par un médecin et délivrées en pharmacie (Blanco *et al.* 2008 ; Johnston *et al.* 2014 ; Langlois *et al.* 2016 ; Quintero et Bundy 2011 ; Sanders *et al.* 2014). Les médicaments psychotropes représentent aussi des substances familières, très présentes dans l'environnement. Ces éléments concourent à forger une perception de l'usage détourné comme d'une pratique non dommageable. Par ailleurs, les jeunes méconnaissent le cadre légal et ne redoutent pas de sanctions. Elles s'élèvent pourtant à 3 ans d'emprisonnement et 45 000 € d'amende s'agissant du transport, de la détention, de l'offre, de la cession ou de l'acquisition illicite de substances vénéneuses, par exemple. Ils ne se sentent pas ou peu exposés à une possible désapprobation sociale (Lord *et al.* 2011). À tort ou à raison, ils ont le sentiment que la médecine et les parents promeuvent les médicaments ou en autorisent la consommation et permettent matériellement l'automédication (Langlois *et al.* 2016).

Dans un contexte récréatif, les usages détournés de médicaments prennent place dans le cadre de polyconsommations et répondent à deux grandes logiques. D'opportunité d'une part : les jeunes ne voient pas pourquoi ils se priveraient de produits disponibles, peu chers, faciles d'accès, et dont les effets sont garantis. D'autre part, les médicaments psychotropes sont mis au service d'une réduction des risques liés à d'autres produits consommés. Ils viennent freiner un usage plus ou moins intense d'autres produits psychotropes. L'évolution des pratiques d'usages détournés de médicaments doit être conçue dans le cadre d'un parcours plus général de polyconsommations de substances. L'arrêt ou la limitation de ces usages s'inscrit dans une trajectoire plus globale d'expériences personnelles liées à la consommation d'une variété de produits. La dynamique des usages est orientée vers un épuisement des effets positifs des substances et une prise en compte par l'utilisateur des conséquences négatives de sa pratique qui l'incite à cesser de consommer (Castel 1998 ; Langlois *et al.* 2016).

